

indisposition suffit à faire croire à un danger réel de la vie de son maître.

CHEROCHEUR.

MARCHANDS DU TEMPLE

I

Pendant sa vie de trente-trois ans, Jésus-Christ, le divin crucifié, a complètement échoué au moins une fois, le jour où il a chassé les marchands du Temple. Expulsés par la porte, ils sont rentrés par la fenêtre. Ils ont discrètement déplié leur bagage, étalé leur marchandise et vendu leur *catalicon*.

Puis, des siècles passant et le Justicier ne revenant pas, ils ont eu l'insolence de la réclame ; ils ont joué de la grosse caisse, déployé des enseignes, envoyé des prospectus. Ils ont envahi les bas-côtés, la nef et l'autel. Les abbés se sont joints aux laïcs, ont vendu, loué, prêté. Là où le Dieu du Golgotha, dans l'ombre de son tabernacle, voudrait entendre le murmure des prières, il souffre le bruit des gros sous et le change des trente deniers tant reprochés à Judas — ce précurseur.

Dans l'église du Nazaréen, transformée, réformée, désormais, par la main des hommes, il y a peu de choses que l'on ne puisse avoir pour de l'argent, et il n'y a rien que l'on puisse obtenir sans payer. Des mémoires, des factures règlent les baptêmes, les mariages, les enterrements.

Le tarif des sacrements, des indulgences, des dispenses est partout affiché, et le vicaire de service commande le paiement d'avance, comme le suisse ordonne le pourboire.

Pendant le divin sacrifice d'un Dieu mourant sur une croix de misère, pour le rachat de l'humanité, une chaisière, sœur bâtarde de l'ouvreuse du théâtre, réclame en sitant :

— Chaise ! s'il vous plaît !

Et si cela ne vous plaît pas, elle vous expulse du fauteuil d'orchestre que vous n'avez pas loué.

Joignez à cela l'abbé qui quête pour les besoins de l'église, le curé qui passe "pour ses pauvres", le pape qui prie de ne pas oublier le

denier de Saint-Pierre, et vous trouverez que l'Eglise ressemble à un souk oriental, à un bazar algérien, où l'encens est de mauvaise qualité.

Seule, parmi les demandes qui coupent la prière et l'inclinaison du catholique, seule celle de saint-Antoine reste discrète, avec un parfum de primitive piété : deux troncs sont accrochés au mur, ouvrant leur œil noir dans l'ombre d'une chapelle. L'un reçoit les demandes écrites des croyants ; dans l'autre, ceux qui ont été exaucés jettent leur obole. Mais il s'agit là d'une œuvre de bonne volonté, sur laquelle les abbés n'ont pas encore mis la main, excepté dans la claire église de ville d'eaux où le vicaire occupait, cet été, ses loisirs à pêcher au milieu du tronc de saint-Antoine. Un bâton chargé de glu lui servait à la fois de ligne et d'hameçon.

II

Cet abbé doit avoir une parenté de bénitier avec le curé d'une paroisse de Paris qui reçoit lui-même les gens désireux de se marier ou de porter leurs parents en terre bénite.

L'ouvrier qui le cherche, le découvre en un coin sombre, occupé à lire un éternel bréviaire dont les prières sublimes sont pour lui lettres sans vie. Inerte, répulsif, il écoute le client. Ses yeux, troubles comme du bitume, fixent les vêtements de l'ouvrier qui veut vivre marié et l'inspectent, de la tête aux pieds, pour le peser et l'estimer. Les feux du jour passant à travers les vitraux allument le vermillon des joues ecclésiastiques. Et le dialogue s'engage. Le jeune homme expose ce qu'il voudrait, ou plutôt ce que voudrait sa fiancée : une messe courte dite à la chapelle de la Vierge, avec des ornements clairs, avec une bénédiction et si possible un peu d'harmonium : l'orgue est trop cher

— Cela vaut cent francs, réplique le curé.

Et l'ouvrier de bondir.

Alors on discute, on supprime l'harmonium ; on retranche le suisse

— A l'autel de la Vierge, ce sera vingt-cinq francs.

C'est encore trop cher. L'ouvrier se débat.

— Dans une chapelle obscure, avec un prêtre *habitué* au lieu d'un vicaire, seize francs suffiront.